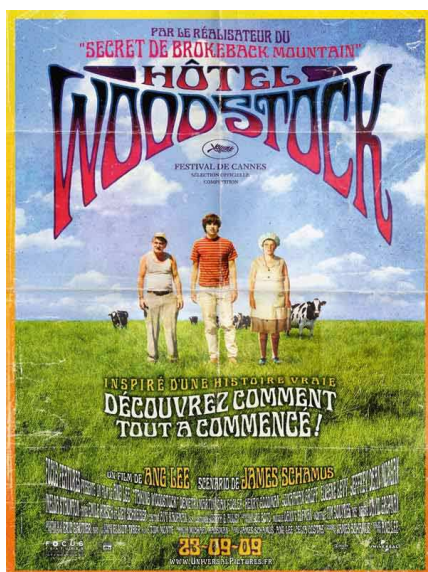


"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, auditeurs badins, sémillants ou fantaisistes des matins prometteurs, méritants et embellis. *L'armée du crime* résistait à l'envahisseur mais désormais, nul ne manque d'occupation en cet *Hôtel Woodstock*, décoré à neuf.



L'été 1969 darde ses premiers rayons sur le nord de l'état de New York. Pourtant, le jeune inverti **Elliot Teichberg** ne voit guère se profiler à l'horizon de lendemains qui chantent. Il a en effet quitté Greenwich Village pour épauler ses parents - une exilée d'origine slave acharnée mais acariâtre et son mari, aussi taciturne qu'exténué – car leur motel, l' « El Monaco », risque fort de fermer ses portes, faute de clients. Même la présence d'une petite troupe de théâtre d'avant-garde, extravagante et désargentée, ne devrait rien changer à l'affaire. La chance finira néanmoins par lui sourire lorsqu'une localité voisine refusera son hospitalité à un festival de musique hippie, encore inédit. A l'aube d'un rassemblement pacifiquo-artistique sans précédent se dessine d'ores et déjà le retour de l'édifice prodigue...

Après *Raisons et sentiments*, signé **Jane Austin**, *Tigre et dragon*, dû à **Du Lu Wang** ou encore *Le secret de Brockeback Mountain*, rédigé par **Annie Proulx**, le réalisateur **Ang Lee** a

décidé cette fois de transposer à l'écran l'ouvrage autobiographique d'**Elliot Tiber**, écrit en collaboration avec **Tom Monte**, afin d'évoquer un moment crépusculaire d'une décennie contestataire. Et de soutenir ici avec ferveur un triptyque bucolique et nostalgique : hippy, faune, chaumes.

Animée par une tonalité rafraichissante et joviale, sa narration s'éploie avec une humanité ouatée, teintée d'une fugitive suavité. Une mise en scène de haute tenue, apte à concilier technique éprouvée - ainsi qu'en témoigne le recours au split screen ou écran divisé, cher à **Brian de Palma** comme à *L'affaire Thomas Crown*, *L'étrangleur de Boston* et à la série *Amicalement vôtre* – et esthétique épurée, illustrée par un plan de ciel d'orage à la majesté dépouillée, transfigure par ailleurs cette épopée plus engageante qu'engagée.

Elle affiche en outre une interprétation de haute volée, entre noblesse et hardiesse, élégance et extravagance, acmé sous le paillason et vérité de la bâtisse. A cet égard, l'acteur central **Demetri Martin** force l'adhésion, grâce à son attendrissante authenticité. Et d'incarner avec un tact cordial une époque propice aux éducations sentimentales, comme pour rapprocher la fin des années 60 et le **Flaubert** power. **Liev Schreiber**, sans relief dans *X-Men origins : Wolverine*, octroie quant à lui une humanité complexe, solaire et aguerrie à son rôle d'ex-militaire devenu travesti. Ajoutons que le récit file avec doigté les thèmes de la liberté recouvrée, filiale mais aussi parentale, symbolisée à l'approche de l'épilogue par la multiplication des scènes d'extérieurs et par l'averse perçant des nues tourmentées.

Pour autant, l'ensemble se laisse parfois aller à une sympathie abusive pour le contexte choisi, au risque de présenter une vision psychédélico-idyllique de ces temps fraternels mais aussi criminels. La dernière partie souffre du reste d'un tempo capricieux, accusant certains signes de langueur. La conclusion laisse de surcroît à désirer, trahie par des contours indéfinis. A ce propos,

le personnage du producteur **Michael Lang** possède une avenante prestance, mais peine à s'imposer, en raison d'une description fragmentaire et floue. De même, l'origine de la thésaurisation maternelle eût mérité quelque éclaircissement. Regrettons enfin une approche ingénue des paradis artificiels, qui ça ou là frise l'apologie.

A présent, sans plus tarder, recueillons l'avis du gourou : (tandis que voltigent les accords volontaires et vaporeux de *Love you to*, empruntés aux **Beatles**, murmure une voix âgée à l'accent indien) : « Le rassemblement contestataire célèbre un idéal libertaire, boude un Etat qu'il juge réactionnaire et loin d'un Vietnam délétère, fait la moue, pas la guerre. J'ai été très heureux d'intervenir. »

- Nous sommes également ravis, **Shankar**.

Attrayant, attachant, mais adolescent, *Hôtel Woodstock* draine un quatorze un quart. Que les amateurs de la série de concerts, prise ici comme prétexte et que les ennemis de toute nudité passent leur chemin. Les autres pourront déplorer une tendance à l'angélisme de même qu'un certain ronronnement scénaristique. Cependant, la sensibilité aiguë ici à l'oeuvre séduit. Rendons également hommage à la séquence dans la boue, euphorique métaphore de l'innocence glissant sur les turpitudes d'une période convulsive. Il n'a manqué qu'une objectivité accrue pour que cette fiction recueille, sur fond de sagesse communautaire, les applaudissements que forment les deux mains de battements doux.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.